

## CHAPITRE PREMIER

Il sortit du caisson d'hibernation la tête encore pleine des lumières chatoyantes d'Astoria. Il y avait la musique aussi, inséparable des pinceaux de lumière colorée dont le ballet avait rythmé la fête. Et les parfums ! Ceux, doux, caressants, des fleurs du jardin du Régent et les autres, plus agressifs, des mets qu'on lui avait servi et qu'il avait pu toucher après que Rolf y eut goûté. Les rires des danseuses se mêlaient aux rythmes des orchestres comme les filles s'étaient mêlées aux invités. Il y aurait bien goûté aussi, mais Rolf ou Sieg étaient là pour le protéger des tentations, tandis qu'Hergill veillait sur sa sécurité.

Ce n'était pas prudence mais prudence : il était l'héritier du trône des Six Planètes et bien des complots pouvaient s'ourdir autour de lui, soit pour le supprimer, soit pour le subvertir. Et des filles, il y en avait assez sur Ultima, qui n'attendaient qu'un signe de lui. Des filles pour le plaisir, pour la distraction, et même l'une ou l'autre qu'il pourrait épouser, mais toutes, absolument toutes, certifiées sans danger pour l'héritier.

Tandis que sur Astoria on ne pouvait être sûr de rien. Les Astoriens étaient de vieux alliés, mais aussi de vieux concurrents. Et ils avaient des contacts avec l'outre-ciel le plus lointain. Nul ne pouvait savoir si parmi ces contacts, il n'y avait pas des gens qui rêvaient de s'emparer du pouvoir sur les Six Planètes.

Il n'y avait pas grand chose à craindre des autorités des planètes visitées ou de leurs habitants. C'étaient des mondes prospères et puissants, mais tous ensemble n'atteignaient pas le niveau du royaume, que ce fut en population, en richesse où en force militaire. Ni en gloire, bien sûr.

Ceux qui étaient à craindre, c'étaient les aventuriers des mondes lointains, au-delà de la Grande Nébuleuse.

Il était difficile de franchir celle-ci. Les gaz, même tenus au regard d'une atmosphère planétaire, qui la composaient rendaient la navigation difficile et aléatoire. Il fallait des semaines, voire des mois, pour franchir quelques années-lumière et les navires qui y arrivaient portaient souvent des traces de blessures dues au frottement, ou aux chocs contre quelques uns des myriades de cailloux qui y encombraient l'espace. Il était plus sûr de la contourner, mais cela prenait encore plus de temps.

On avait peu de contacts avec l'Outre, et Ultima moins que les autres mondes. Quelques cargos faisaient escale sur Pulchra ou Petra, les deux planètes les plus proches de la nébuleuse, pour apporter des marchandises valant leur pesant d'uranium : des essences rares, des fourrures flamboyantes, des composants électroniques que les industries locales ne parvenaient pas toujours à reproduire et des pièces de théâtre ou des romans d'Outre, qui avaient l'attrait de l'étrange même s'ils étaient parfois difficilement compréhensibles.

Il y avait eu aussi dans le passé des visiteurs moins amicaux. L'invasion des Malarans, des barbares humains, qui étaient venus par deux fois se heurter aux mondes de l'Amas. La première fois, il n'y avait que cinq vaisseaux et ils avaient été repoussés sans trop de mal. La seconde fois, les envahisseurs n'étaient pas humains. On ignorait même toujours comment ils se nommaient eux-mêmes et l'Histoire n'avait retenu qu'un sobriquet : les Aragnes.

Puis les Malarans étaient venus une seconde fois, deux siècles après leur première visite. Cette fois, ils étaient en force. Malar n'était plus un monde isolé, mais à la tête d'un empire regroupant plusieurs dizaines de planètes, avait-on appris par la suite. Ils avaient été bien près de triompher, s'emparant d'Alexandria, puis de Purpurea et réduisant les forces de Petra à l'impuissance, ainsi que celles de Dorada et d'Astoria.

C'était Hédrik IV, qui régnait depuis quelques années sur le royaume—le royaume des Trois Planètes, à l'époque, composé d'Ultima, d'Animalia et de Cruxia—qui avait, presque par miracle, redressé la situation.

Curieusement, l'Histoire officielle restait vague, sinon muette, sur la manière dont il s'y était pris. La petite histoire était, elle, bourrée de légendes tournant autour du fondateur du royaume des Six Planètes et de ses compagnons, les Paladins. A en croire les récits les plus échevelés, les Paladins pouvaient crever la coque d'un navire malaran de leurs poings nus, ou déchaîner des tempêtes stellaires de leur souffle.

Il n'y avait évidemment rien de vraisemblable dans ces récits, mais les Malarans avaient été décimés et avaient fui, se perdant dans la Nébuleuse dont ils avaient surgi quelques mois plus tôt. En même temps, Hédrik avait étendu son royaume à trois des mondes qu'il avait libérés. Il aurait peut-être pu annexer l'Amas tout entier, mais il n'en avait rien fait, estimant, selon les textes officiels, que la coexistence de plusieurs mondes concurrents serait plus propice au maintien de forces militaires vigilantes qu'un pouvoir unique.

Depuis cette époque, nul n'avait revu les Malarans, et si nombreux avaient été ceux qui craignaient leur retour, cela remontait à si longtemps qu'ils ne servaient plus qu'à faire peur aux enfants pas sages.

Cassius passa sous la douche. Objectivement, il s'était lavé quelques instants avant de s'étendre dans le caisson et il ne pouvait être sale. Subjectivement, trois semaines s'étaient écoulées et la crasse formait une gangue sinon sur sa peau, tout au moins à la surface de son esprit.

Avant Astoria, il y avait eu Senora, et avant cela Pulchra, qui succédait à Petra et Dorada. Tout cela en seize jours à peine.

Seize jours pour lui, cinq mois pour l'équipage. Les caissons d'hibernation en bon état étaient rares et ils consommaient beaucoup d'énergie. Mais ce n'était pas un privilège d'y séjourner, c'était un devoir pour lui, pour son père et pour les principaux serviteurs du royaume. Ils pouvaient ainsi se consacrer entièrement à la direction des Six Planètes, avec le point de vue aérien de gens détachés des tracasseries de la vie quotidienne.

Il avait vingt-cinq ans et venait pour la cinquième fois de jouer son rôle d'ambassadeur de charme et d'espion discret auprès des mondes voisins. Une chose impossible sans les caissons, l'un des derniers legs de la technologie du Grand Empire de Gersinal, avec les vaisseaux spatiaux.

Il avait vingt-cinq ans et avait revu certains hommes qui se trouvaient déjà au pouvoir quarante ans plus tôt, lors de son premier voyage, à l'âge de dix-huit ans. Les années avaient été dures pour eux, parfois cruelles, mais bien moins qu'elles ne l'avaient été pour les danseuses qui avaient animé son premier banquet officiel.

Le sol vibra sous ses pieds nus. Les propulseurs venaient de se mettre en marche pour ramener la nef dans l'espace normal. Il n'aimait pas la sensation bizarre qu'on éprouvait à cet instant, et songea pour la dixième fois au moins qu'il devrait faire changer le réglage du caisson pour qu'il ne le ramène à la conscience qu'une fois ce mauvais moment passé.

Et, comme les autres fois, il n'en ferait rien : c'était une expérience qui le faisait homme de l'espace comme tout les membres de l'équipage et qui le distinguait des marchands, des missionnaires, des artistes, des voleurs ou des mercenaires qui formaient la masse des passagers. Ceux-là ne voyageaient pas en hibernation, mais par prudence, on les endormait en gazant leurs cabines une heure avant le départ et on recommençait peu de temps avant l'arrivée. Il pouvait se produire des phénomènes étranges lors du passage et les gens réagissaient parfois très mal.

Cette fois, il n'eut à subir qu'une très légère désorientation durant laquelle il se retrouva, toujours nu, hors du vaisseau. Celui-ci paraissait le fuir. Il vit les orifices des propulseurs pivoter et se tourner vers lui. Une flamme étincelante en jaillit... et il se retrouva dans sa cabine.

Il restait un peu moins d'une heure avant de débarquer. On lui avait déjà annoncé que pour exploiter au mieux ses moments d'éveil, son retour serait l'occasion d'un défilé officiel dans les rues de Rema.

Il hésita un instant : une tenue chamarrée de colonel de la Garde, resplendissante d'or et

d'argent ? Une combinaison grise de pilote, simplement marquée des ailes sur les coins de col ? Il y avait d'autres possibilités...

Il avait appris très tôt à s'habiller en fonction des circonstances et de son physique, qui ne correspondait pas à tous les canons de la mode. Mais la mode changeait bien plus vite que les souverains des Six Planètes.

Il se contempla dans le miroir de la salle de bain, activant les images qu'il y avait stockées en embarquant. Son corps trapu disparut, masqué par les simulations de vêtements. L'uniforme de colonel de la Garde le vieillissait, ce qui n'était pas une mauvaise chose. La combinaison de pilote faisait ressortir son ventre, qui avait pris un peu d'ampleur à force d'honorer les autorités civiles, militaires et économiques de cinq mondes. C'était l'affaire de quelques jours d'exercice dans les parcs et les forêts entourant le palais royal, mais il n'était pas question de susciter réflexions et cancans.

Il finit par opter pour un costume traditionnel, rappelant l'ancienneté de la dynastie et composa un code sur la console garde-robe. Il n'avait plus qu'à enfiler ce qui en sortait : une paire de pantalons serrants, de toile écrue bleue décolorée par endroits, aux coutures apparentes, aux poches marquées de rivets de cuivre et une chemise à carreaux rouges et blancs. Il noua un foulard jaune autour de son cou et posa sur ses cheveux roux taillés court un chapeau à larges bords.

Lorsqu'il quitta ses appartements, Hergill l'attendait en compagnie de deux mercenaires jarkandi. Il y en avait dix à bord, qui se succédaient pour une garde minimale, ou au contraire se tenaient tous en alerte, et il n'avait jamais pu les reconnaître. Ça n'avait pas vraiment d'importance, tous les jarkandi se valaient, mais il ne pouvait s'empêcher de ressentir un léger malaise d'ignorer chaque fois à qui il avait affaire.

Comparé à eux, le visage d'Hergill était presque expressif, malgré ses multiples cicatrices. Des traces de plusieurs combats, dont il ne parlait jamais et sur lesquels Cassius ne l'avait jamais interrogé. Au début, la gueule cassée de l'homme qu'on lui avait assigné comme chef de ses gardes du corps l'avait fait frémir et il avait même été quelque peu gêné les premières fois ou il avait joué un rôle protocolaire de se voir suivi comme son ombre par cette sorte d'épouvantail. Avec le temps, il s'y était habitué. En outre, les cicatrices témoignaient de plusieurs faits qui, professionnellement, étaient tous à l'avantage d'Hergill.

Les déformations physiques n'existaient pas autour de Cassius. Les accidents étaient rares, et leurs séquelles totalement éliminées par des soins adéquats.

Une balafre signifiait que la blessure avait été reçue loin d'un centre hospitalier et que le blessé, dans le feu de l'action, n'avait pas cherché à se faire soigner de suite. Une fois la blessure cicatrisée, il était beaucoup plus difficile d'en effacer la trace.

La trace d'une seconde blessure prouvait que l'homme était soit extrêmement malchanceux, soit qu'il n'avait pas eu peur de prendre des risques une fois de plus. A plus forte raison, une troisième ou une quatrième.

Malgré la difficulté liée au délai, il y avait la plupart du temps moyen de reconstruire un visage et de lui rendre une apparence banale. Si Hergill ne l'avait pas fait, c'était probablement parce que sa gueule cassée avait intégré sa personnalité : il n'aurait pas été lui-même s'il avait présenté des traits lisses et souriants à ceux qu'il rencontrait.

Bien sûr, cette appréciation n'était venue que progressivement à Cassius, en lisant des récits de guerre et en discutant à l'occasion avec des soldats qui avaient connu telle ou telle escarmouche face à des émeutiers extrémistes sur les planètes instables qui se situaient en dehors du royaume. Cependant, avec les années, le visage d'Hergill lui était devenu si familier qu'il n'aurait pas pu l'imaginer autrement...

- Tout est prêt, Hergill ?
- Tout est prêt, Altesse.
- Tu peux encore m'appeler Cassius, tu sais. Nous ne sommes pas encore à la Cour.

– Il n’y en a plus que pour quelques heures, Votre Altesse, et il vaut mieux reprendre dès à présent les bonnes habitudes, de crainte de commettre un lapsus.

– Comme tu veux...

Hergill avait raison, comme toujours. L’étiquette était sacrée sur Ultima, et les princes ne pouvaient se lier avec le commun des mortels. Ils étaient des symboles, des fonctions, qui ne pouvaient œuvrer pour le bien général que s’ils s’en trouvaient éloignés par des titres et des rites distinctifs.

Mais cette distanciation était parfois lourde à porter. Cassius le savait et son père l’avait une fois admis devant lui.

Lors de son troisième voyage, il avait profité de l’éloignement d’Ultima et de l’atmosphère bien différente qui régnait sur Pulchra—sa corruption démocratique disait son père avec un petit sourire de mépris—pour tenter de nouer des liens plus intimes avec son précepteur. Il n’y était arrivé que dans une faible mesure, et uniquement parce qu’Alderan, le précepteur, allait quitter son service au retour de ce voyage.

Il avait recommencé lors du quatrième voyage, avec Hergill, le chef de ses gardes du corps. C’était un homme fort jeune pour une telle fonction, mais il avait fait ses preuves en servant efficacement le Duc Secundus, le frère cadet du roi avant que celui-ci ne soit chargé de la vice-royauté d’Alexandria.

Ils avaient découvert la vie quotidienne des Pulchriens, dans les villes écrasées de lourds nuages rejetés par les usines sidérurgiques ou dans les campagnes où les agribots traçaient de longs sillons dans la terre rougie par l’oxyde de fer surabondant sur la planète.

Cela n’avait duré que deux jours, mais ils restaient précieusement enfouis dans la mémoire du prince. Ils avaient recommencé l’expérience sur Dorada. Là, c’était le port qui les avait attirés : un nœud de communications planétaire où se mêlaient les terminaux de nombreuses lignes de monorails et les quais du transport par mer, avec en prime le principal astroport à plus de cinquante années-lumière. On pouvait y rencontrer des humains parlant vingt langues différentes—même s’ils comprenaient et baragouinaient tous l’interlingua—et des non-humains dont Cassius n’avait pas su discerner pour tous s’il s’agissait d’êtres intelligents ou d’animaux de compagnie.

Ils avaient vu la violence, la saleté, la pauvreté, l’envie, mais aussi la tendresse et l’amour. Toutes choses dont il s’était toujours senti éloigné dans les palais d’Ultima.

Lors de ce cinquième voyage, Hergill était toujours avec lui. Dans son cas, huit années s’étaient écoulées alors que Cassius n’avait vieilli que d’un peu plus d’une année standard. Était-ce le décalage, ou autre chose, mais cette seconde expérience s’était révélée moins satisfaisante que la première. Hergill était resté plus distant que la première fois, plus tendu aussi, et Cassius avait compris sur la fin qu’il se tenait constamment en contact avec les Jarkandis, même si ceux-ci étaient parvenus à rester invisibles.

L’aventure avait pris un arrière-goût amer lorsque Cassius avait découvert qu’il restait toujours aussi prisonnier de ses protecteurs que s’ils avaient été présents autour de lui. Cela avait peut-être été la même chose la première fois, mais il avait au moins eu l’illusion d’une complète liberté.

Ils avaient traversé tout l’Amas et venaient d’atteindre le système abritant Ultima.

Ils avaient laissé les planètes extérieures derrière eux depuis quelques minutes et décéléraient rapidement tout en plongeant vers le cœur du système. C’était imperceptible pour l’équipage et les passagers, mais les écrans du bord notaient l’effort que faisaient les générateurs antigrav.

Cassius remarqua qu’ils ralentissaient plus doucement que lors du voyage précédent. Il se demanda si c’était l’effet d’une nouvelle procédure officielle ou la décision du véritable commandant de bord.

Il y eut un répit dans la décélération lorsqu’ils passèrent au large d’Urr, la lune principale, à

la surface ravagée de cratères, le seul satellite d'une dimension suffisante pour diffuser quelque lumière vers la surface d'Ultima durant les nuits.

Toutes les cicatrices de sa surface n'étaient pas naturelles : on s'était sauvagement battu autour d'Urr à l'époque d'Hédrik et, selon les légendes, ses parages restaient hantés. Il y avait une part de vérité dans les légendes : des siècles durant, les radiations émanant de la surface ravagée avaient été d'une rare intensité et encore maintenant la zone était interdite à la navigation.

Ils attendaient l'autorisation d'approcher la planète-capitale du royaume.

L'ord de l'Archéoptéryx venait de répondre correctement aux questions des forteresses orbitales et l'astronef avait reçu l'autorisation de se poser sur l'astroport de Rema. Cassius, qui se trouvait dans le poste de pilotage en tant que commandant nominal de l'astronef, ne put s'empêcher de jeter un rapide coup d'œil sur les images de deux des forteresses que montraient les écrans : des sphères d'acier, hérissées de multiples projections. Une véritable collection d'armes qui pouvaient effacer de l'espace en quelques fractions de seconde des astronefs aussi puissants que celui qui le transportait.

C'était sur ces forteresses que reposait la sécurité d'Ultima bien plus que sur les quelques vaisseaux de la flotte royale, sur leurs matelots ou sur les mercenaires qui complétaient l'effectif. C'était quelque chose que ses voyages lui avaient appris, surtout les deux visites au port de Dorada : il y avait vu dix fois plus de vaisseaux que n'en comptait la Flotte Royale, et ils étaient bien souvent plus grands et plus puissants que l'Archéoptéryx. Plus neufs aussi, terriblement plus neufs. S'il fallait compter sur la Flotte uniquement, il existait dans le Quadrant plusieurs puissances qui ne feraient qu'une bouchée d'Ultima.

Il se demanda s'il avait découvert quelque chose, ou si son père était au courant. Il lui en parlerait, et peut-être entreprendrait-il de renforcer la Flotte.

Car les Forteresses étaient aussi terriblement anciennes.

Le cortège se déroulait lentement, avec toute la pompe et la solennité voulue, remontant la perspective Hédrik IV vers l'esplanade des Deux Palais. Les mercenaires jarkandis, leurs corps musclés couverts d'acier souple qui laissait jouer les muscles et le visage dissimulé derrière un masque d'acier rigide qui les rendait tous semblables formaient une double ligne de part et d'autre du glisseur à bord duquel Cassius se tenait debout.

Hergill et Sieg étaient assis derrière lui et Rolf pilotait. Trois Jarkandis se tenaient accroupis à l'arrière du véhicule, tournés vers l'arrière.

C'était le rituel habituel, ce n'était pas le signe d'un danger quelconque. Le peuple d'Ultima aimait ses souverains, tout comme celui des cinq autres planètes, Cassius le savait. On le lui avait toujours dit, mais en outre, il n'avait jamais entendu une véritable critique, ou été témoin d'un geste tendant à prouver le contraire.

Le rituel était ancien. Des siècles plus tôt, avant Hédrik IV ou du temps du véritable fondateur du royaume, il avait peut-être eu sa raison d'être, mais maintenant, ce n'était plus qu'une charge pesante, une barrière entre la famille régnante et le peuple. Cassius avait vu comment se comportaient les autres autorités planétaires. Le Régent d'Astoria était distant, mais pas à ce point. Le Président de Pulchra passait une large partie de son temps à rencontrer ses électeurs, à serrer des mains, à caresser des têtes enfantines. Le Magnat de Dorada avait régulièrement des contacts sinon avec le peuple lui-même, au moins avec ses représentants dans les multiples conseils d'administration dont les décisions façonnaient la politique planétaire. Le Dictateur de Senora rencontrait les phalanges populaires des différentes provinces au moins une fois chaque année et participait comme n'importe quel phalangiste aux manœuvres militaires...

Ceux-là connaissaient leur peuple de bien plus près que les souverains des Six Planètes. Et ils vivaient au même rythme que lui...

Ils avaient depuis longtemps quitté les quartiers industriels et commerciaux qui s'étendaient

entre le port et la vieille ville pour atteindre ce qu'on appelait par habitude les beaux quartiers, même si tous les immeubles n'y étaient ni de première jeunesse, ni réellement imposants.

Cassius se rendit compte qu'ils venaient de franchir le troisième des six carrefours avec les avenues paladines. Il y avait eu l'avenue d'Ogyr, puis celle de Roland, et ils étaient au niveau de Cincinnatus. Après, viendraient Ambiorix, puis Romulus, et enfin Remus.

Il jeta un rapide coup d'oeil dans la partie gauche de Cincinnatus, qui formait comme les autres avenues une boucle autour de la colline étêtée où se dressaient les deux palais.

Il n'y avait aucune circulation, ce qui était normal puisque son cortège coupait tout passage, et la foule ne s'étendait pas bien loin, ce qui relativisait son importance le long de la perspective. A une centaine de mètres des derniers badauds se trouvaient deux véhicules de la Garde Royale et plusieurs sections de fantassins, au repos, mais en rangs parfaitement rectilignes et prêts à l'action au moindre signe de leurs officiers.

Il essaya de se souvenir s'il en avait été de même lors des cortèges précédents auxquels il avait participé, sans parvenir à en avoir le cœur net. Mais il était probable qu'ils aient été là chaque fois si cela faisait partie du rituel.

Il contempla la foule alignée sur plusieurs rangs de profondeur tout au long de l'avenue. Des hommes, des femmes, des enfants, qui agitaient les bras, qui criaient des vivats. Il se rendit compte qu'ils étaient rares à sourire et que leurs gestes étaient fort mécaniques. Se trompait-il en les croyant heureux de rendre hommage à la dynastie par son intermédiaire ? Evidemment, si cela avait été son père, Honorius II, leur enthousiasme aurait pu éclater plus franchement : il n'était que l'héritier de la couronne, et ils auraient tous disparu, emportés par le grand âge, y compris les bambins sur les bras de leur mère, avant qu'il ne monte sur le trône.

Les vivats lui parvenaient par l'intermédiaire des micros capteurs entourant la bulle d'acier transparent surmontant le glisseur. C'était l'idéal comme protection, et l'illusion de se trouver vraiment en contact avec la foule était presque parfaite, mais c'était aussi un peu décevant comparé à ce qu'il avait vécu trois jours—un mois—plus tôt en compagnie du Légat de Pétra, en prise directe avec la foule locale, malgré les réticences d'Hergill et de Rolf.

Il jeta un coup derrière lui pour en faire le commentaire et découvrit que Sieg conversait avec quelqu'un par son microcom de poignet, tandis qu'Hergill venait de faire basculer le dossier de son siège pour y prendre trois éclateurs lourds.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Des rumeurs qui parlent d'un attentat. Mais rien qui doive inquiéter votre Altesse.

– Rien qui doive m'inquiéter ? Et ces éclateurs, c'est pourquoi ? On part à la chasse aux drouves ?

Hergill ne répondit rien, se contentant de vérifier les charges des trois éclateurs, pendant que Sieg lisait les informations apparaissant sur l'écran minuscule du microcom.

Le cortège pénétrait sur l'esplanade séparant les deux Palais. Il prit vers la droite, pour passer devant le Palais des Suppliquants, une construction basse, trapue, de deux étages seulement, en pierre grise. Il était normal que le prince, au retour d'un important voyage, salue les délégués populaires qu'il était allé représenter sur les autres mondes. Ce ne serait qu'un salut de principe et Cassius ne sortirait pas du véhicule, qui s'immobiliserait seulement quelques instants devant le balcon central. Il n'avait jamais rencontré les Suppliquants, les représentants du peuple, mais il connaissait les visages des principaux d'entre eux pour les avoir vus de multiples fois sur les écrans tridis.

Il chercha des yeux Kern Taval, le président du Conseil des Suppliquants, ou Kollom Serneff, le chef de file de l'opposition, mais ne les trouva pas parmi la vingtaine de personnalités alignées sur le balcon. Segilline Baposian, reconnaissable à sa chevelure d'un blond flamboyant était bien là, par contre. Celle-là, il aurait bien voulu la rencontrer en tête-à-tête, mais pas pour discuter de politique !

Le glisseur s'immobilisa à hauteur du balcon et Cassius fit un quart de tour, levant le bras pour saluer les Suppliquants.

Avant qu'il n'achève son geste, l'engin fut soulevé par une vague d'une brutalité inouïe. Il perdit l'équilibre et roula sur le sol. Sa chute fut amortie par le bras d'Hergill qui lui évita de heurter du crâne la bulle d'acier transparent.

Il y eut un tumulte de hurlements, d'ordres, de tirs d'éclateurs ou de sifflements des fuseurs dont étaient équipés les Jarkandis. Il voulut se redresser, mais le coude d'Hergill le plaqua contre le sol, sans violence mais avec une force telle qu'il ne s'obstina pas.

– Restez couché, Altesse. D'ici quelques minutes les Jarkandis auront ramené l'ordre.

Cassius vit une lueur rouge naître sur la paroi de la bulle. La tâche pourpre ne cessait de s'agrandir, tournant à l'orange puis au jaune en son centre.

– On nous tire dessus ! Un fuseur lourd ! L'acier ne résistera pas.

L'acier ne résistait déjà plus et Sieg poussa un léger cri, de surprise plus que de douleur, en sentant une goutte de métal liquide s'écraser sur son épaule. D'autres éclaboussèrent les sièges. Bientôt, la protection de la bulle se transformerait en enfer pour les occupants du glisseur.

Hergill hurla un ordre bref et Rolf, qui se trouvait dans un compartiment séparé, fit exploser les attaches de la bulle. Une mesure de sécurité prévue pour libérer les occupants si le glisseur tombait à l'eau, mais qui eut l'avantage de projeter l'hémisphère d'acier à plusieurs mètres du véhicule.

Ils étaient libres, mais plus aucun obstacle ne s'opposait au tir du fuseur.

– A terre !

La voix d'Hergill avait dominé le tumulte qui régnait sur l'esplanade. Cassius bondit, tout en saisissant l'un des éclateurs posés sur le siège. Il se retrouva étendu sur le sol, Sieg d'un côté, Hergill de l'autre, le glisseur formant écran entre le fuseur et eux.

Les Jarkandis étaient partout. Deux d'entre eux jaillirent de l'arrière, bondissant par-dessus la carlingue du glisseur tout en lâchant des rafales vers le Palais des Suppliquants d'où venaient manifestement les tirs.

Un roulement sourd emplit l'esplanade. Se redressant à demi, Cassius aperçut une colonne de Jarkandis qui jaillissaient à quatre de front du Palais Royal.

– Des renforts, enfin ! s'exclama Rolf. D'ici quelques minutes, nous aurons la situation parfaitement en mains.

Effectivement, les servants du fuseur lourd avaient dû être abattus ou prendre la fuite, car ils avaient cessé d'entendre son grésillement caractéristique depuis quelques secondes et les tirs des Jarkandis se faisaient plus rares.

Cassius se releva sans que Rolf ou Hergill fassent le moindre geste pour l'en empêcher. Il ramassa son chapeau qui était tombé dans la poussière et le secoua sur son pantalon avant de s'en recoiffer d'un geste ample, comme pour saluer la foule que la terreur avait plaquée au sol.

– Il faudra faire une enquête... commença-t-il. J'espère que ce sont des étrangers et non des membres de notre peuple.

Le regard qu'Hergill lui lança lui sembla étrange et il vit le chef de ses gardes ouvrir la bouche pour parler. Il eut peut-être même l'occasion de prononcer un ou deux mots, mais Cassius ne les entendit pas : une explosion d'une violence inouïe venait de retentir, secouant toute l'esplanade royale.

Hergill bondit, jetant une nouvelle fois Cassius à terre. Les Jarkandis qui traversaient l'esplanade étaient tombés ou tombaient encore, fauchés par l'onde de choc et par les débris qui retombaient.

Quels débris ? On ne voyait rien : une fumée épaisse, noire et puante se répandait en vagues sur l'esplanade. Un quartier de marbre tomba à moins d'un mètre de leur groupe. Après un instant de terreur rétrospective, Cassius tendit le bras et attira le morceau de pierre vers lui. Il n'eut aucun mal à reconnaître l'un des millions de H gravés dans la façade du palais bâti par Hédrik.